

SUR « PLACE »

O ran, un jour de septembre. Le ciel, si pur, est une incitation au désœuvrement. Je remonte doucement le boulevard de la Soummam, anciennement Gallieni. Des attroupements sont visibles près des distributeurs de billets de banque, sous les magnifiques immeubles du quartier chic autrefois. Je laisse derrière mon dos le lycée Pasteur, « français » selon l'histoire. C'est ici la fameuse Trig el-Lycée, la « rue du lycée » qu'évoquent les chanteurs de raï pour parler d'amour, de jeunes filles en fleurs et d'attente d'un regard, de frustration devant la beauté muette.

119

Depuis plusieurs mois, une pénible crise de « liquidité » frappe l'économie et les consommateurs. Les salariés et surtout les retraités se rassemblent à l'aube, parfois même dès la veille devant les bureaux de poste et les guichets de banque, pour espérer « retirer » ce qui leur est dû. Le régime peine à expliquer le phénomène et à le contrer : les lobbys de l'économie informelle restent puissants et la terreur qui frappe les capitaux après la chute du régime de Bouteflika et ses clans immobilise la circulation de la monnaie. L'argent en devient rare après avoir été sale. Comme après toute révolution.

À l'angle du boulevard, vers la droite, juste après le Grand Hôtel, restauré à l'identique dans son style haussmannien, se révèle la vaste « place d'Armes ». La colonisation en a laissé une dans presque chaque ville conquise. Et la décolonisation s'employa à en changer la vocation, le nom et le sens, partout où ce fut possible. Ici, la place avait été érigée en l'honneur du fameux régiment de tirailleurs encerclé, battu et décimé par l'émir Abdelkader aux premières décennies de la conquête française, en 1845, durant la célèbre bataille de Sidi-Brahim. L'obélisque présent au milieu de la place a été inauguré en 1898 en honneur de la centaine de morts lors de cette bataille. L'art de la commémoration coloniale en fera un souvenir de pierre sous l'œuvre du sculpteur Aimé-Jules

Dalou. En 1962, on rebaptisa la place « place du 1^{er}-Novembre », date de déclenchement de la guerre d'indépendance. La France reprit la belle statue *La France*, qui y escaladait l'obélisque vers le sommet. Mais la seconde sculpture, *La Gloire*, fut préservée et l'Algérie creusa dans la pierre de l'obélisque l'effigie de l'Émir, père fondateur de la nation, sur les quatre faces. Au-dessus survivra la statue ailée, comme détachée des contingences, destinée désormais à rendre hommage à l'un et à l'autre ou seulement au beau ciel de la ville portuaire. En dessous, allongé au pied du monument, un homme dort, si loin des guerres, un papier journal sur les yeux, comme au fond d'un puits impossible. Sa nonchalance est un vieil art du refus et de la liberté, ici. Pouvoir dormir sous le poids d'autant d'histoire, dans le nombril même de la ville, en cette heure, est une prouesse révolutionnaire en soi, une perfection de la libération.

120

*

Il y a un an et demi, c'est ici que naquit le flux, la crue de l'oued qui emporta le régime de Bouteflika et ses régents. Des centaines de milliers de personnes avaient déferlé, comme une eau sauvage, violente, débordant les berges de la prudence et de la soumission à la peur. On ne savait pas à quelle hauteur, à quel moment exact, mais une digue s'est brisée. La foule arrivait de toute part ce vendredi après-midi, dans le désordre des objets, des êtres, des racines et des murs que charrie l'eau quand elle est furieuse et se transforme en montagnes roulantes. Les crues, chez nous, sont imprévisibles, musclées et reviennent là où l'oued a cru faire son lit de galets et de poussière et donné son nom ancien à un village qui l'enjambe.

Le souvenir de cette crue contraste avec ce qu'est la « Place » aujourd'hui. Une sorte de mare de dalles pierreuses, silencieuse, contournée par le tramway glissant et traversée de passants hâtifs, absorbés par leurs étoiles propres. Les « marcheurs » d'aujourd'hui sont des fonctionnaires qui rejoignent leur poste, des commerçants, des jeunes pressés, des femmes tête basse, voilées souvent, discrètes. Ils sont différents de l'autre démographie de la place, les « assis », éparpillés comme des aiguilles d'horloges démantelées. Souvent des SDF, des retraités, des jeunes qui se réveillent des drogues nocturnes ou des veillées d'hier et qui n'ont pas où aller sauf s'abriter à l'ombre des beaux arbres du lieu. Un mendiant, lourdement habillé au cœur de l'été, scrute le temps de dehors la place. Le temps des aiguilles strictes, de la cadence, de l'horaire

à respecter. Différent de celui de la place, lent, éparpillé, mort, aquatique. Un vieillard semble lire et relire le même journal assis sur un bloc de ciment préservant un tronc d'arbre. Il parcourt les informations avec application, comme pour éviter de lever les yeux et s'ennuyer encore plus au spectacle du monde tournant, sans lui. En haut de la place, les escaliers de la mairie. Son entrée principale est éternellement fermée. C'est une curieuse habitude des administrations installées dans les édifices coloniaux chez nous, ou encore trop neuves : l'accès principal est interdit, n'est ouvert que pour les visites des officiels. Les administrés ont l'habitude de passer par-dérrière, accoutumés à cet étrange déclassement de soi par les siens.

À les observer, on redécouvre aux « assis » des caprices d'élégance : ils se donnent presque tous les airs de gens qui attendent quelque chose, quelqu'un. Cette sorte d'oisiveté solaire, de nonchalance est encore mal vue chez nous et on préfère la maquiller. Elle prouve, contre la volonté de ses acteurs, qu'on chôme, c'est-à-dire qu'on est pauvre et « sans murs », sans dignité, sans appartenance, sans généalogie. Par précaution, les concernés évitent de se dévisager pour préserver ce faux secret et chacun a ses rites d'invisibilisation. À un moment, une jeune fille (elles sont rares, ici, à cet âge) en jean se lève et ramasse un petit chat hésitant. C'est une « errante », *siyahia*, une femme qui n'appartient à personne. Tous la fixent et tentent d'imaginer son histoire peut-être, comment elle se défend les nuits mâles et brutales. Mais la curiosité ne tient pas longtemps : dans l'immobilité sans vent de la place, elle s'affaisse et tous les visages retombent comme au fond d'une eau, noyés consentants, faces tournées vers le ciel et le ventre des nuages.

La place d'Armes a des rives qui furent autrefois belles. La mairie qui fait face en haut avec la sculpture des deux lions, une œuvre de l'artiste animalier français Auguste Cain, en 1889. À droite, le magnifique théâtre avec son slogan décalé ou ironique désormais : « Comédie – Opéra – Tragédie » en fronton du récit algérien. À gauche, des immeubles que l'on restaure lentement, après des décennies d'oubli, pour les sauver d'une ruine si avancée. Les plus dévastées de ces façades ont des fenêtres murées, comme si ces immeubles étaient sous camisole. Les « assis » et même les passants s'y intéressent peu : la « Place » à ce curieux statut d'un héritage ambiguë. Elle est coloniale par la généalogie mais « algérienne » par la loi du butin. On n'en fait pas un prestige ou une vanité chez les autochtones, mais on en préserve le capital sans grandes dépenses toutefois. Ce statut frappe tout le reste du patrimoine architectural urbain colonial. Depuis peu, on restaure à grands budgets les façades haussmanniennes

du centre-ville et c'est un geste rare, mais l'esprit local est un aveu de négligence assumée.

122 Les marcheurs qui croisent l'espace des « assis » de la place d'Armes les ignorent avec soin. Il s'agit de deux temps différents. L'un mort, l'autre trop vif, tendu vers un but. Deux univers de préoccupations, de visions de l'éternité ou de conception de la propriété. Il y a un an et demi, tous étaient debout, le pays « marchait » à l'unanimité. L'acte de marcher en lui-même était une rupture avec les habitudes cadavériques du régime et son culte des martyrs, des sépultures et des décompositions sacrées. Depuis si longtemps, depuis la guerre civile des années 1990, ou même depuis la dictature des services secrets des décennies précédentes, l'espace public, la « Place », la rue étaient interdits à la marche. Les Algériens n'en disposaient pas. Toute tentative était violemment réprimée. La dernière manifestation en date, celle qui symboliquement signa sans qu'on le sache la fin du régime de Bouteflika, était la marche des médecins résidents. Marcher était un acte de dissidence, de révolte, un crime de la dynamique des corps contre la statique des décolonisateurs. Dans un morbide effet de reflet, le pays gouverné par un président immobilisé sur une chaise roulante interdisait tout mouvement, marche, acte, pas. Quelques semaines après le 22 février 2019, quand le « peuple » se souleva, on trouva un curieux nom à la révolte : *Hirak*, c'est-à-dire mouvement, dynamique. Le contraire du corps avachi, immobile, statique du président déchu. La marche était une réparation de l'espace public, du corps collectif. Ce renouement était l'explication, l'une des explications, du caractère festif, joyeux, exalté, des marches : voilà qu'on retrouvait l'usage des pieds, des mains, de la voix, c'est-à-dire du corps ! On retrouvait l'usage du muscle confiné par le monument des martyrs et des décolonisateurs en chef. *Hirak* est l'antonyme de « paralysie ».

*

Le vendredi 22 février 2019. À 14 heures, la prière du vendredi n'était pas encore achevée. J'ai difficilement trouvé un taxi, avec mon ami, pour descendre de chez moi vers le centre-ville. Oran était encore vide et on grimpait le boulevard, inquiets, excités, heureux mais comme préparés au déluge des matraques et d'arrestations qui allait inévitablement suivre. Le boulevard de la Soummam (celui aujourd'hui investi par des traqueurs de billets de banque près de distributeurs vides) était chargé d'une attente, d'une électricité. On connaît, en Algérie, ces heures qui

précèdent « quelque chose ». On les a vécues en octobre 1988, avec la grande révolte contre le parti unique. Cinq cents morts, l'inauguration de la torture comme domaine du pouvoir, la perte du lien avec l'armée et l'envie de casser les pierres des villes et les voitures des officiels. Le savait-on ? Non. Ni nous deux, ni les autres partout dans le pays. Le 22 février n'était pas encore né. À la place d'Armes, je retrouvai une dizaine de personnes assises, un groupe avec une banderole encore pliée et les « assis » habituels de la place : des chômeurs, des drogués, quelques SDF. La vacuité m'étreint l'âme : si peu nombreux, cela voulait dire que la foule était du côté du régime ou de la peur. « Si on rate ce moment, le régime en a encore pour des décennies. » J'avais connu ce même goût amer de colère contre les miens, de mépris, avec le troisième mandat. Lorsqu'en cette même place, debout avec quelques dizaines de contestataires, on s'était fait huer par les curieux, les passants et les riverains qui nous accusaient d'être des traîtres, des « vendus » alors que la police nous frappait.

123

À 14 h 30, les mosquées se turent. Internet était lent, bloqué par le régime, on ne savait pas ce qui se passait ailleurs. Puis la foule vint. D'abord des jeunes, riverains, excités eux aussi, inquiets. Ils seront suivis des « fidèles » des mosquées libérées du rite, puis d'autres et d'autres encore. Une étonnante concordance était en cours car, souvent, les révoltés en Algérie étaient soucieux de leur corporation, gardaient leurs distances avec les autres révoltés du moment. À Alger, il y a deux ans, une marche d'avocats attendit patiemment qu'une autre marche d'auxiliaires d'un autre métier finisse pour s'ébranler. La concordance des colères manquait à l'horloge du soulèvement. Là, ce vendredi, elle s'annonçait miraculeuse. À 15 heures, on était des milliers face au cordon de policiers anti-émeute qui empêchait l'escalade des escaliers de la mairie. Une précaution absurde. Les deux lions de pierre émergeaient à peine de la foule, cernés par les passions mortelles. La contestation était joyeuse, inventive, carnavalesque. Puis, soudain, du haut du boulevard Mascara, quartier des commerçants, de la vieille ville descendirent des foules entières : les quartiers périphériques, « populaires », rejoignaient le centre et la procession s'engouffra dans la ville, heureuse, chantante, rageuse face au siège du FLN. L'apesanteur venait d'être inaugurée après des décennies de leste et d'enterrement du vivant par le corps de Bouteflika. Vers 17 heures, ce sont les plus âgés, la génération de la peur et de la prudence, qui rejoignirent la crue. C'est à ce moment précis que je sus que le régime était fini. Que le cadavre avait été vaincu par le corps.

On connaît la suite, les sursauts du régime, les « vendredis », les échecs et les cris, la victoire et les maladies des nouvelles radicalités, l'armée de retour, la haine de la France ou des femmes, la joie.

*

124 La place d'Armes est propre malgré les incivilités, réaménagée depuis peu. D'ailleurs, une ruse du régime après les « printemps arabes » avait été de lancer des travaux de réfection des sols dans les places des villes pour empêcher les rassemblements. La « Place » offre encore un moment d'étrange immobilité au cœur même de la ville. Comme une eau morte qui ralentit les passants. À sa droite, juste derrière le théâtre sublime, la montagne du Murdjadjo est éternellement, dangereusement penchée au-dessus des immeubles. Sur son toit édenté, plantée dans le ciel, on distingue la fameuse mosquée, que le wali de l'époque (aujourd'hui en prison) avait érigée là, juste au-dessus de la chapelle de Santa Cruz qu'on venait de restaurer. On marque la hiérarchie des croyances. Le silence de la gigantesque pierre montagnaise se distingue d'avec les bruits de la ville, les klaxons des bus qui remontent, chargés de passagers vers la médina J'dida, le vieux centre des anciens commerces. Parfois, comme bravant le ridicule, osant assumer le statut de touristes dans un pays où l'autochtonie est une valeur méfiante, la généalogie une preuve de pureté, un couple ou une famille entière émerge, soudé, du côté de la mairie, descend les escaliers avec un sourire gêné et se lance vers l'obélisque pour prendre une photo. Comme tous les passants, les étrangers ont l'air de marcher dans une eau qui leur arrive aux genoux. Un vent s'engouffre avec eux et s'oppose un moment à l'immobilité aquatique du lieu. Tous les passants sont obligés de subir cette lenteur de la place. L'eau morte imaginaire est ce qui reste de la crue du 22 février 2019. C'est la loi des lentes saisons de la révolte : il y faut de la colère, du déséquilibre, le torrent et la violence qui emportent tout avant que le reflux ne dévoile de nouveaux sols riches de limons. Le soulèvement algérien obéit à ce rite. Aujourd'hui, ceux qui tentent de le faire oublier sous l'ordre d'un nouveau régime maladroït se trompent. Et ceux qui tentent de l'enfermer dans le spectacle d'une crue sans fin, d'un moment figé, se trompent aussi. On n'immobilise pas un oued avec un selfie et on ne l'efface pas avec une « réforme ».

Le rite de l'autoportrait touristique est amusant, moins rare après le 22 février, mais il semble avoir tué un autre métier, si ancien ici : celui des photographes ambulants. Avec le soulèvement, cet art bref, narcissique, a

connu à Oran (et au-delà) un renouveau explosif : les révoltés se prenaient en photo, partout dans la ville. On l'a déjà remarqué, mais peut-être qu'on n'a pas saisi, ailleurs dans le monde, le sens époustouffant de ce geste banal. Ici, la photo est interdite. Les rares touristes étrangers le découvrent rapidement. Mais l'interdit n'était pas seulement policier, dû à une culture ambiante de l'espionnage postcoloniale. Il confessait aussi un malaise de soi, un déficit du nécessaire narcissisme : on ne s'aimait pas peut-être, on ne faisait pas le poids devant la photo des anciens maquisards, des Algériens qui ont pu fuir le pays et atteindre les pôles excentrés du monde, ou devant les photos des rares victoires sportives. D'un coup, on déséquilibra, ce 22 février, le droit à l'image que se réservaient le dictateur et les siens. Le survivant devint vivant, vif. Ce jour-là, à Oran, le selfie était un manifeste en soi, un acte d'accouchement. La photo était une réhabilitation, un droit à l'exposition, une sorte d'honneur retrouvé. On la dégrada très vite cependant, le long des mois des manifestations, quand on ne sut pas, ou si peu, transformer le selfie en acte d'engagement, ici comme ailleurs. On en resta à l'exposition. Quelques mois plus tard, à la photo du révolté rieur, on préféra celle du manifestant frappé, arrêté surtout, embarqué : on penchait dangereusement vers le remake du martyr. On venait à la place d'Armes pour s'exposer. Le corps n'était concret qu'arrêté, frappé ou contrit dans les fourgons de police. L'usage de l'autoportrait devint une démonstration de stigmates sacrés. On s'aimait ainsi mimant les héros de la libération car on consacrait l'identité d'un régime désormais colonisateur. Mais l'a-t-on perdu, ce droit au selfie ? De temps à autre, dans la « Place », un passant s'immobilise, cherche à coller son dos au meilleur angle de cet espace, fait face à son téléphone et s'immortalise. Le sourire affiché tente de se faire passer pour l'éternité.

125

À la place d'Armes, place 1^{er}-Novembre aujourd'hui, deux survivants du métier d'autrefois, deux photographes ambulants errent. L'un des deux a de curieuses manières. Il marche lentement puis, de temps à autre, s'immobilise sans raison et plonge en lui-même comme hameçonné par l'infini. Il porte un pantalon large, « mode salafiste ». Son appareil lui pend au cou, en bandoulière, inutile. Ses poses imitent inconsciemment l'attitude des deux lions en pierre à l'entrée de la mairie. Les deux fauves s'ignorent l'un l'autre, hautains, dédaigneux. Leur regard porte au loin, sur un morceau de mer intermittente qui émerge derrière le jardin, au-delà des murs des quelques immeubles qui corsètent l'horizon dans un canal optique étroit. Une ou deux femmes traversent l'espace de la « Place », le regard flamboyant, imitant la colère, pour éloigner les malotrus ou

les harceleurs assis. Le photographe les suit du regard pour en évaluer « l'intérêt » puis décroche. Elles ne sont pas les « clientes » possibles. Le second photographe est encore plus fascinant. C'est un véritable arbre mobile, glissant dans la place, le corps entièrement chargé d'appareils photographiques de toutes sortes et de toutes marques ! Un totem vivant, un tronc mouvant chargé de mille yeux mécaniques éteints, de boîtes de pellicule, de petits miroirs. À un moment, il hèle deux familles pressées par leurs enfants, attend une réponse puis se décourage et glisse, comme une algue désossée, dans l'eau de la pierre pétrifiée. Plus loin, il accoste un couple qui a eu le malheur de ralentir pour observer l'obélisque de l'Émir. L'homme le fixe durement pour l'éloigner de la femme. Désespéré, l'arbre-photographe se retire sous une ombre et invoque Dieu résumé dans un soupir. Son collègue, lent dans le courant, s'en approche. Les deux hommes échangent des paroles lasses puis se taisent. La place d'Armes ainsi décrite n'a pas d'images dans le monde. Les us médiatiques lui préfèrent les images du 22 février, à l'époque où des dizaines et des dizaines de milliers l'avaient investie de chants et de refus multicolores. Le reste du monde a comme un temps de latence sur ce qui se passe en Algérie : quand le soulèvement eut lieu, on manqua de photos pour en parler. Et quand il reflua, on le remplaça encore par les images de la ferveur qui avaient bien vieilli. J'y apprendis qu'une photo de révolution vaut ce que vaut la photo d'un baiser d'amour, celle d'un couple à l'heure éternelle de la rencontre. C'est à la fois une vérité et un mensonge. Une momification. Le monde se repasse en boucle, parfois, la photo des immenses foules ou celles de la capitale encore effervescente, mais la réalité de la « révolution » est celle de ces deux personnages, ces photographes lassés et lents. Les photos que les médias montrent de nous nous enferment dans un moment unique, nous momifient. Les plus fervents, les plus romantiques voudraient en rester à cet instant T, en vain. On multiplie les prises d'images cadrées, les selfies, cela ne change rien : dans le reste du pays, la révolution n'est plus à la pose des militants. Dans le temps médiatique, la révolution a le temps cosmique d'une étoile : sa lumière arrive toujours en décalage dans les capitales occidentales ferventes des simplifications.

*

Pourquoi les Algériens, à un certain moment, n'ont-ils plus manifesté ? Sont-ils dans les rues comme le montrent des militants à Alger ? Déjà heureux de leur révolution et/ou rentrés chez eux ? Le virus de la Covid

tue-t-il aussi les révolutions ? On pourra le croire, à raison : la lassitude des marcheurs, l'indéchiffrable des revendications devenues illisibles pour une majorité et la peur de la contagion ont joué contre la révolte permanente.

Les révoltés post-révolution sont tout cela à la fois. Certains manifestent encore, espérant garder figé le moment de l'exaltation. Admirables, inutiles, trompés et trompeurs, ils voudraient tant que l'instant du vendredi 22 février reste suspendu. D'autres sont rentrés chez eux. Pour eux, l'essentiel a été accompli : Bouteflika est confiné, le « gang » est en prison, la corruption n'est plus astronomique, on a voté et élu un président et le pays ne s'est pas effondré. Ils sont cette majorité sans images séduisantes, sans photos, que l'on ne voit pas, que certains méprisent pour manquement à l'idéal révolutionnaire. Mais ils sont le pays. On les voit ici, traversant la place d'Armes, ou allongés sous ses arbres millénaires. Ils ne sont coupables de rien que de revenir à leur vie, aux berges après la crue. Ils ne font de politique que lorsqu'elle est une question de vie ou de morts. Ils n'ont pas de photos désormais, ni de portraits. Déjà heureux ? Non, pragmatiques : le dégagisme radical leur fait peur et le langage du militant professionnel leur reste obscur, étranger. Le nouveau régime a su leur parler, leur offrir la sécurité, une proposition d'avenir, de compromis, même illusoire. Le choix entre le feu et le cessez-le-feu. Le mariage a été préférable à l'aventure amoureuse imprudente. Aujourd'hui, un homme dort avec une page de journal sur les paupières, sous la stèle de l'Émir. Il est le corps de l'attente. Celle qui ne juge que sur le pain et les actes. Celle qui offre un sursis.

Qui sont alors les révoltés que je ne vois pas sur la place d'Armes ? Des gens qui espèrent trop vite ou qui ont succombé à la virtualité des réseaux sociaux. Contrairement aux « assis » de la place d'Oran qui espèrent lentement, prudemment. Des militants urbains, des activistes sur le Net, des engagés opposés aux désengagés attentifs. Les premiers incarnent le moment amoureux de la révolution, mais aussi ses illusions. Les seconds, sa possibilité future. Le nouveau régime a saisi l'occasion des erreurs des militants : celle de s'être enfermés dans la capitale, de parler une langue peu courante, de ne rien proposer d'autre que l'effondrement noble et purificateur. Ici, ils ne sont ni parmi les « assis », ni parmi les passants. Je me dis qu'il y a un curieux malheur dans la radicalité : elle est essentielle pour maintenir visible une vérité mais, à la fin, l'empêche de marcher sur terre, de manger du pain et de se mesurer au possible. À Oran, sur la place qui l'a vue devenir visible, on ne distingue ni le militant opposant, ni le policier de la répression. Les dernières tentatives de rassemblement

remontent à des mois et le lieu est revenu, comme une eau, à ses berges : espace cosmique pour chômeurs, nombril du désœuvrement, centre lent des murs de la ville. Le militant n'est plus dans la « Place » mais dans le « Réseau ». Ici comme ailleurs. Ensuite, la ville, dite seconde ville du pays, n'a pas les obligations politiques de la capitale : elle ne se voit devenir ni la Mecque des révolutionnaires, ni le QG des opposants. Cet excentrement la préserve des illusions des uns et des autres. C'est alors que les habitants s'y réclament, sans le dire à voix haute, du sens des affaires et du réel, de la prudence, du droit au bronzage et à la sieste, de la tempérance. On peut rester longtemps assis sous les arbres d'une place publique, là le geste ne prend aucun sens politique ni n'en espère. Oran, comme beaucoup de villes du pays, se méfie des convictions définitives.

Les deux lions emblématiques de la ville sont muets. Nés dans la pierre, ils en gardent l'obscurité, le mutisme et l'élégance inusable. Des oisifs s'assoient sous leurs pattes et regardent dans la même direction. L'effet de collusion est curieux : voilà une sorte d'apprivoisement inédit, impossible dans la nature, un compagnonnage transcendant les règnes. La face hiératique du fauve est le contraire du visage muet du chômeur, du maraudeur impassible. Les lions sont aimés par les habitants oranais. L'étymologie de la ville se réclame de leur nom, une montagne s'appelle « la montagne des Lions » en souvenir de leur dernier pas dans la nuit et la forêt, et les oisifs s'y adossent et en imitent le silence. Le vin, chez les buveurs, est appelé « le sang du lion ». Si on suit leur regard, on arrive à la mer, en bas, celle qui se tient en deçà du port et qui y pénètre déchaussée de ses vagues et autres houles profondes. Ici, on imite l'inchangé, l'éternité, mais cette fois hors de la mosquée. S'asseoir est une forme de prière sans se salir le front. C'est l'endroit favori de ceux qui veulent ralentir le temps, le tuer ou le voir mourir sous les lions invaincus.

Vers midi, une femme d'une beauté saisissante traverse la place. Son parcours déforme presque la pierre, creuse les visages des « assis ». Une chevelure rousse flamboyante incendie des pensées. La femme porte une robe traditionnelle, marche lentement, visage levé comme une lune sur de l'eau. Son corps a cette houle qui atteint le creux du cœur pour rappeler le manque. Elle semble si jeune et pourtant habituée à l'effet de sa beauté, courageuse mais sans provocation, calculant, dans l'infinité, l'équilibre entre l'audace et la retenue, de quoi lui assurer une sorte d'immunité dans la foule. Quand elle disparaît en bas de la « Place »,

elle laisse un lent parfum qui hypnotise. Le lecteur est libre de ne pas croire à cette apparition trop symbolique, mais l'auteur jure qu'elle a été réelle. Toute la place, la songerie post-révolution, le bon usage du corps et du regard, la mer ou la montagne qui la somme de s'arrêter derrière la ville, tout cela fut ramené à l'essentiel : la beauté inattendue. Celle terrifiante pressentie le 22 février, jour du soulèvement mais aussi moment de terreur, de peur et d'inquiétude face à l'inédit de l'avenir. Dans les pays qui, à cause de la décolonisation, ont le culte du passé, l'avenir est un fauve sans nom, un esprit qui se tord le cou.

J'ai attendu jusqu'à 13 heures et je n'ai vu aucun « barbu ». La légende de la révolution a voulu accrédi-ter deux mythes. Un : que la révolution a stoppé l'immigration clandestine, ce qui se révéla faux. Deux : que les islamistes ont perdu la main sur le soulèvement, ce qui est naïf. Les simplifications médiatiques ont enfermé la révolution algérienne dans le sitcom opposants/régime. Le binaire a exclu, par commodité, l'enjeu islamiste. D'ailleurs, les militants démocrates, allergiques à ce hold-up du sens, sont agressifs lorsqu'on les ramène à la question islamiste. Ils s'en ressentent déclassés dans leur ardeur, repoussés au secondaire du rôle et dépossédés de leurs idéaux flamboyants. C'est pourtant une réalité : les islamistes sont là. Ils ont adopté une autre stratégie : se faire invisibles comme Allah, plutôt que tonitruants comme Son prophète. Le huis clos régime/démocrates les écarte de la visibilité, non de la réalité.

129

*

Le ciel, comme un cerf-volant déséquilibré, glisse vers le bas quand il est sollicité par la mer qui le renverse vers elle. Oran reste une ville belle, avec un reflet dans le ciel et la méditerranée qui la rajeunit chaque matin. L'été, la noce est réelle, flamboyante. Chaque geste, chaque regard trace une météorite dans l'air vif, balafre la transparence naturelle. Le corps, ici, a droit à un chant malgré les conservatismes, les minarets et les regards des riverains. Son langage est un crépitement. La place d'Armes est éclairée par un soleil puissant en ce jour. Chaque pierre est rendue nette par la cruauté lumineuse. Il n'est pas possible d'y être naïf mais seulement heureux ou disponible pour n'importe quel bonheur. Ce pays, entier et vaste, est invisible derrière les images que l'on se fait de la révolution algérienne la plus récente. Les médias et les esprits étrangers préfèrent les clichés et les simplifications. Elles/ils seront abusés. Les raisons sociales et les réseaux sociaux ne concordent pas. Les Oranais ont décoléré, mais attendent avec prudence et méfiance. Ceux qui ne

savent pas attendre seront trompés par leurs idéaux ou leurs ego. Je quitte la « Place » et remonte vers les lions pour les scruter de plus près. Je prends des photos des fauves quand soudain je remarque que les gens assis en dessous s'éloignent, prudents, soucieux de ne pas apparaître dans le cadre. Le pays est tenté par l'invisible et l'invisibilité encore une fois. C'est cela qui va tromper les amateurs de selfies, les médias étrangers et même le nouveau régime.

L'oued, en décrue, laisse du vide, du chaos, fait émerger ce qui était enterré et enterre ce qui fut longtemps visible. Il renverse les perspectives, les murs. Il laisse les riverains hébétés. Quand l'eau se retire, il faut encore réapprendre les évidences : que la crue est imprévisible, que l'eau n'a pas de frontières définitives, qu'un oued ne meurt jamais définitivement et que construire sur son lit ne doit pas faire croire à la possession irrévocable. L'eau de la crue ne se commande pas par la prière, par le chant militant et on n'y fait pas barrage avec des matraques ou de la dictature.

L'élémentaire est la divinité la plus ancienne, la révolte en procède.

R É S U M É

La place publique, centrale dans l'espace urbain, est le lieu où naissent le rassemblement et la protestation, et c'est aussi l'endroit où se révèle le revers de la ville, ses populations de chômeurs, de déclassés, désœuvrés volontaires, de visiteurs et riverains. Une « coupe » verticale dans cet espace, à Oran, seconde ville d'Algérie, donne à voir une architecture, des mentalités, mais aussi des contradictions, des personnages hors du portrait type du militant algérien. Une ville qui, parce qu'elle n'est pas la capitale, révèle mieux le pays profond. Celui qui fut la force du soulèvement du 22 février 2019.